5me Année N° 6146 — BUREAUX: RUE NEUVE, 17 — UN NUMÉRO 15 CENTIMES — BUREAUX: RUE NEUVE, 17 — Lundi 2 Mai 1881

JOURNAL DE ROUBAIX

MONITEUR POLITIQUE, INDUSTRIEL & COMMERCIAL DU NORD

Le JOURNAL DE ROUBAIX est désigné pour la publication des ANNONCES LÉGALES et JUDICIAIRES

Propriétaire-Gérant ALFRED REBOUX

ABONNEMENTS:

Roubaix-Tourcoing: Trois mois. . 13.50
» Six mois. . . 25.»
» Un an . . . 50.»

Nord, Pas-de-Calais, Somme, Aisne, trois mois . . . . . 15 fr.
La France et l'Etranger, les frais de poste en sus.
Le prix des Abonnements est payable d'avance. — Tout abonnement continué, jusqu'à réception d'avis contraire.

Les abonnements et les annonces pour le *Journal de Roubaix* sont reçus :
à ROUBAIX, aux bureaux du journal.
à LILLE, à la succursale de l'*Agence Havas*, rue de la Gare et aux bureaux du *Mémorial Grande Place* (entrée par les débris Saint-Etienne).
à TOURCOING, rue d'Avre, 25.
à ARMENTIÈRES, rue de Lille.
à PARIS, aux bureaux de l'*Agence Havas*, Place de la Bourse, 8, ou rue Notre-Dame-des-Victoires, 34.

Propriétaire-Gérant ALFRED REBOUX

INSERTIONS:

Annonces: la ligne. . . 25 c.
Réclames : » . . . 50 c.
Faits divers : » . . . 50 c.
On peut traiter à forfait pour les abonnements d'annonces.

Les abonnements et les annonces sont reçues à *Roubaix*, au bureau du journal; à *Lille*, chez M. Quarré, libraire, Grande Place; à *Paris*, chez MM. Havas, Laffite et C°, 34, rue Notre-Dame-des-Victoires (place de la Bourse); à *Bruxelles*, à l'Office de Publicité.

ROUBAIX, LE 1er MAI 1881

DÉPÊCHES TÉLÉGRAPHIQUES

(*service particulier*)

L'EXPÉDITION DE TUNISIE

Mouvements de la flotte.

L'escadre d'évolution est toujours sur rade de Toulon. Le cuirassé de premier rang le *Trident* vient de se placer sous les ordres du vice-amiral Garnault, commandant en chef. Le contre-amiral Martin, appelé au commandement d'une des divisions de l'escadre, a arboré son pavillon sur le *Trident*. Le vaisseau le *Suffren* va se rendre à Brest, pour y être mis en réserve.

Les deux grands transports *la Sarthe* et *la Dryade*, qui ont appareillé de Toulon, emportent 2,400 hommes de troupes.

Le mauvais temps continue à sévir sur le littoral tunisien; les vents de nord et de nord-ouest soufflent avec une extrême violence, et la mer est très grosse dans les passes de l'île de Tabarka. Le croiseur *le Fourvillle*, les canonnières onété obligés d'allumer leurs feux au mouillaget.

A Bône, se trouvent les cuirassés *La Galissonière et Surveillante*; à la Goulette, les cuirassés *Jeanne-d'Arc* et *Reine-Blanche*.

L'ordre du jour du général Vincendon

Kef-Cheraga, 27 avril.

Voici le texte de l'ordre général du général Vincendon, lu hier aux soldats, et qui a produit un excellent effet sur les jeunes troupes, fières d'y trouver la consécration de leur brillante attitude :

« Soldats,

» Partis à trois heures et demie du matin, ainsi que l'ordre en avait été donné, la brigade a gravi toutes les pentes du Fedj-Kallah et du Djebel-Sekkek, et est arrivée dès sept heures au rocher de Mannoura, le sac au dos, marchant en combattant avec un entrain et une crânerie admirables. Aussi le général n'a-t-il pas hésité à pousser jusqu'au sommet du Kef-Cheraga, qui est une position superbe. Vous avez fait en tout vingt-cinq à trente kilomètres de marche. Le fanion du général a été planté sur le haut du rocher qui domine les montagnes et d'où l'on découvre Tabarca et les vaisseaux français au mouillage.

» La jeunesse a donc été brillante pour les jeunes troupes qui composent la brigade et qui dès aujourd'hui peuvent rivaliser, le général l'affirme, avec les vieilles troupes d'Afrique.

» Nous avons malheureusement à déplorer la mort de trois soldats, et nous avons en sept blessés.

» La faiblesse de nos pertes est due à la vigueur avec laquelle les positions ont été successivement enlevées.

» Le général adresse, en attendant mieux, tous ses remerciements aux officiers et aux soldats de sa colonne. »

En même temps que cet ordre, on a lu des instructions recommandant aux troupes de coucher tout habillées, en prévision d'une attaque nocturne des Kroumirs.

Les opérations

Kef-Cheraga, 28 avril.

Le camp est établi au milieu d'un cirque de rochers, dans de hautes bruyères. à 8 ou 900 mètres au-dessus du niveau de la mer. Aussi le froid a été très vif cette nuit; mais les soldats ont de bonnes couvertures que transportent des mulets.

Contrairement à toutes prévisions, la nuit a été calme; à peine deci delà quelques coups de fusils aux grand'gardes. Les bâtiments mouillés à Tabarca inondaient les pentes de jets de lumière électrique, ce qui a probablement fort intimidé les Kroumirs. Sur la droite, au delà de l'Oued-Tabarca, un groupe de cinq ou six feux indiquait un de leurs campements. Sur la gauche et en avant, dans la direction de Chaab-Frous, on apercevait les feux de la colonne Ritter, à une étape de nous.

Les généraux naturellement ne disent rien de leur plan à personne; mais je crois que les trois colonnes, après avoir — ce que la journée d'hier a fort bien préparé — déblayé la rive gauche de l'Oued, qui traverse par le milieu le pays des Kroumirs, sous les noms qu'il prend successivement d'El-Melah, d'Hahaïeah et d'Oued-Tabarca, et après s'être donné la main aux environs de Tabarca, qui deviendra un centre d'approvisionnement beaucoup plus facile que ceux de notre frontière, remonteront la rive droite vers le sud, faisant une sorte d'immense battue et mettront les Kroumirs entre eux et la colonne venant par la Medjerda.

Kef-Cheraga, 28 avril.

Il a plu encore à torrents cette nuit et ce matin. Nous sommes toujours au milieu des nuages. Nos soldats supportent avec une admirable patience le froid et le mauvais temps, si inattendus. Ils sont contents d'être en campagne. La rapidité de la première marche paraît avoir stupéfié les Kroumirs. Ils inquiètent fort peu les avant-postes. La nuit on a appris ici aujourd'hui que Tabarka et le Kef sont occupés par les troupes françaises. Ces nouvelles font plaisir car elles alimentent le secret espoir que la campagne ne sera pas restreinte au pays Kroumir. Les colonnes se remettront en marche très-probablement demain matin. Le général Delebecque arrive aujourd'hui à la colonne Galland.

Camp d'El-Aïoun, 29 avril.

Les troupes restent campées à El-Aïoun. Le temps affreux retarde le mouvement en avant.

La brigade Vincendon campe à Kef-Cheraga, à l'entrée du pays des Kroumirs. La brigade Galland est à un kilomètre en arrière, à Hadjera-Memoura. Hier sont arrivés ici onze des blessés du combat du 26, qu'on a évacué ce matin sur la Calle.

Souk-el-Arba, 30 avril.

La colonne du général Logerot a accompli la marche sans laisser un seul malade en arrière. On croit qu'elle attaquera le massif des montagnes des Kroumirs par le sud et ne marchera sur Beja qu'après sa jonction avec le général Delebecque.

Ali-bey est venu au camp français et a informé le général Logerot qu'il retournait à Tunis avec les troupes tunisiennes.

Des avis du Kef constatent que la rapidité avec laquelle les Français sont entrés dans cette place a détruit chez les tribus voisines toute idée de résistance.

La Calle, 30 avril.

La pluie empêche tout mouvement militaire.

Les troupes commenceront demain à exécuter le mouvement en avant de Babonchou que les Kroumirs ont évacué pour aller se concentrer autour du marabout Abdalah-Bendjemel, dans une contrée difficile dans l'accès demandera plusieurs de travaux.

La prise de Kef

Kef, 30 avril.

Tous les indigènes des villes et des tribus voisines paraissent désirer la domination française.

Les troupes du Bey qui se tenaient près de la station se sont retirées.

Une importante capture

Alger, 30 avril.

Une lettre saisie sur un messager de Tarem, chef des Touaregs, annonce au Sultan de Turquie le massacre de la mission Flatters et lui demande une récompense.

Nouvelles de Tunis

Tunis, 29 avril, 10 h. 30 matin.

Une dépêche arrivée hier soir de Ghardimaou annonce qu'on entendait une vive fusillade dans la direction du pays des Ouchettetas.

Le chef de poste établi à Ghardimaou a prévenu l'administration qu'il se sentait impuissant à protéger cette station après les menaces proférées par 400 ou 500 Arabes des douars environnants contre les employés. Ceux-ci ont dû se replier avec le matériel sur Souk-el-Arba.

Tunis, 29 avril, 2 h. 30 soir.

M. Roustan ayant refusé les diverses propositions d'arbitrage ou d'arrangement émanant du Bardo, le bey a invité notre consul général à vouloir bien lui faire connaître les bases d'une transaction qui pourrait être acceptée par la France.

Notre représentant s'est réservé d'en référer au ministre des affaires étrangères, qui, nous l'espérons, saura prendre ses précautions contre les promesses fallacieuses du bey et de son entourage.

Quoi qu'il en soit, ces négociations, dont le Bardo a pris l'initiative, annoncent qu'un revirement s'est opéré dans l'attitude naguère si fière et si arrogante de Mohamed-el-Sadock.

Il s'aperçoit aujourd'hui qu'il a été égaré par les conseils de M. Maccio et de son premier ministre.

Comme il faut toujours une victime au fanatisme musulman et que le bey ne peut s'en prendre à M. Maccio, les rares amis de Mustapha tremblent pour sa situation. Nous disons les rares amis, parce que jamais ministre ne fut plus détesté que ce favori, dont le crédit est absolument inavouable.

La population verrait disparaître avec joie ce personnage.

On dit tout haut, dans les divers consulats étrangers, que le but de l'expédition française est Tunis.

Le bey serait fort désireux qu'il n'en fût point ainsi et c'est ce qui explique pourquoi il est si partisan d'un arbitrage, d'un arrangement ou de tout autre proposition susceptible de retarder le dénouement.

Tunis, 29 avril, 10 h.

Le Bardo a répliqué encore à la dernière réponse, si péremptoirede notre chargé d'affaires M. Roustan. Cette réplique est la simple répétition des phrases de la communication antérieure. Elle est longue, insipide, absolument sans intérêt, sauf en ce qu'elle ne contient plus la fameuse phrase déclinant toute responsabilité de désordres éventuels.

Un des rares personnages tunisiens demeurés en dehors des intrigues antifrançaises, interrogé sur la situation par le premier ministre, lui a conseillé d'accepter franchement le protectorat officiel, comme la seule planche de salut. Sur cette objection de Mustapha, que le bey se ferait hâcher plutôt que d'y consentir, l'interlocuteur aurait ajouté que ce sacrifice ne changerait rien au cours des événements, et que l'intérêt de la population musulmane exige l'acceptation du protectorat, pour éviter une domination immédiate des chrétiens, qui deviendra inévitable si le bey persévère dans son obstination.

On ignore si ces paroles ont produit quelque impression, Je sais toutefois que certains hauts fonctionnaires musulmans, intelligents et influents, semblent vouloir se détacher du parti de la résistance, que soutiennent avec fanatisme des conseillers d'origine européenne, parmi lesquels il est regrettable d'avoir à signaler des individus ayant obtenu jadis la protection et même la naturalisation française.

Hier, le personnel de la gare de Ghardimaou a été menacé par un attroupement de cinq cents Arabes. Il s'est replié sur Souk-El-Arba, où les troupes françaises, venant du Kef, seront aujourd'hui.

L'attitude du Bey

Tunis, 30 avril.

On commence à changer d'attitude au Bardo.

Le Bey comprend qu'il n'a rien à espérer s'il persiste dans sa résolution premièrer

Combat autour de Géryville

Alger, 30 avril.

Des avis venus de Géryville annoncent qu'une démonstration de peu d'importance a eu lieu contre cette ville le 25 avril dernier.

Une cinquantaine de fanatiques se sont approchés à deux kilomètres de la redoute.

15 cavaliers et 40 fantassins ont marché contre eux et leur ont livré un combat dans lequel il leur ont tué 7 hommes.

Les résultats du combat livré aux Trafes par l'agha de Saïda, ont décidé la tribu des Hasars a rester fidèle aux Français.

Paris, 1er mai, matin.

La *République française* publie une dépêche dans laquelle il est mentionné que des coups de fusils auraient été échangés entre les Ouechtetas et la brigade Brem.

Plusieurs journaux assurent que le départ de la flotte pour Bizerte est résolu.

L'Autriche et le conflitfranco-tunisien

Vienne, 28 avril.

La *Nouvellt Presse libre*, dans un article sur la buestion tunisienne, dit que les puissances ne se laisseront séduire ni par le ton larmoyant des notes tunisiennes, ni par l'appel aux sympathies de l'Angleterre pour la Régence.

Quant à la note de la Porte relative à l'entrée des Français en Tunisie, la *Nouvelle Presse* estime que la Porte, en exprimant l'assurance qu'elle s'associe au désir de M. Barthélemy Saint-Hilaire de voir rétablir le calme dans les contrées agitées, approuve implicitement les mesures que la France a prises jusqu'à présent.

Les obsèques de M. de Girardin

Paris, 30 avril.

Les obsèques de M. de Girardin ont eu lieu, ce matin. L'affluence était considérable. Tous les journaux sans distinction de parti, y étaient représenté.

Au cimetière quatre discours ont été prononcés par M. Jenty, le nouveau directeur de la *France*; M. Charles Laurent, le principal rédacteur; M. Debecque, au nom de la Société des auteurs, et enfin par M. Spuller, qui, sous prétexte de retracer la vie politique de M. de Girardin, s'est livré à une violente diatribe contre le 16 mai.

Aucun incident à signaler.

Retour de députés

Paris, 30 avril soir.

On signale le retour à Paris de nombreux députés de l'Union auxquels les électeurs ont déclaré que, pendant cette guerre, ils devaient se trouver à Paris et non en province pour y préparer leur réélection.

Les puissances et le droit d'asile

Vienne, 30 avril, 9 h. 45 matin.

Il se confirme que la France et l'Angleterre ont décliné l'invitation que leur adressait la Russie à prendre part à une conférence internationale destinée à régler le droit d'asile. L'Autriche, se basant sur ce refus, a décliné également l'invitation, tout en déclarant qu'elle avait été disposée à l'accepter avant de connaître l'attitude des autres puissances. Le projet est donc considéré ici comme avorté. Les négociations entamées avec la Serbie au sujet d'un traité de commerce ont abouti. On va signer l'instrument.

Au Parlement italien

Rome, 30 avril, soir.

M. Cairoli a accepté l'ordre du jour de M. Mancini disant :

« La Chambre, ayant hâte d'accomplir les » réformes et prenant acte de la déclaration du » ministère, passe à l'ordre du jour. »

L'ordre du jour pur et simple a été adopté par 262 voix contre 1. Il y a eu 46 abstentions.

Le duel Pons-Saumalato

Paris, 1 mai, m.

Les témoins n'ayant pu s'entendre sur le choix des armes, la rencontre est très-improbable.

La succession politique de M. de Girardin

Paris, 1 mai m.

Les électeurs du 9e arrondissement de Paris seront convoqués dans le courant de Mai afin d'élire un député en remplacement de M. de Girardin.

LETTRE D'ALGER

État des esprits chez les indigènes algériens.— On demande des troupes. — Incidents dignes d'attention.

Alger, 24 avril.

Nous nous demandons vraiment ce que fait et à quoi pense le Gouvernement.

Comment se fait-il que les troupes parties d'Oran, d'Alger et de Constantine pour la frontière tunisienne ne soient pas encore remplacées par des régiments venus de France? Non-seulement la concentration sur la frontière s'opère avec une regrettable lenteur, mais encore les douze cent mille hommes que la France peut actuellement mettre en ligne semblent ne pas suffire à l'envoi en Algérie de 25 ou 30,000 hommes, pour suppléer à l'armée employée aux opérations actives.

Voilà plusieurs jours que nos places du littoral, comme celles de l'intérieur, sont entièrement dégarnies de troupes, et nous ne savons à quelle date cet état de choses sera modifié. Cette politique déplorable donnerait lieu de supposer que le pays est gouverné par des gens ignorants des affaires algériennes ou insouciants de la tranquillité publique.

S'imagine-t-on que l'expédition tunisienne puisse s'effectuer sans avoir un immense retentissement d'un bout à l'autre de nos possessions, et même au-delà jusqu'au cœur du Maroc? Le moindre de nos mouvements est commenté par plusieurs millions d'indigènes, et l'idée de dégarnir un seul instant nos places, surtout celles de l'intérieur, eût dû être repoussée comme impolitique et dangereuse au suprême degré.

Le jour même où d'Oran, d'Alger, de Constantine ou d'ailleurs partaient les bataillons destinés aux opérations actives il eût été désirable que des régiments de France vinssent les remplacer, et que l'on pût constater dans les garnisons ordinaires la présence d'un effectif au moins égal à celui qui avait été appelé à un autre service.

Qu'il s'agisse d'une occupation permanente d'une partie ou de la totalité de la Régence tunisienne, ou bien que l'on n'ait en vue qu'une expédition destinée à chatier d'une façon exemplaire les Kroumirs et les Ouchetetas, il n'en reste pas moins démontré par les *leçons* du passé que l'Algérie ne doit pas être laissée un seul moment privée de son armée d'occupation qui fait sa sécurité.

Bien au contraire, les événements qui s'accomplissent dans l'Est, quelle qu'en soit l'issue, rendent indispensable une augmentation considérable, même un doublement de nos forces d'occupation à l'intérieur de la colonie.

Des pronostics fâcheux sont signalés sur différents points du pays. Les indigènes ont le verbe haut. Quelques-uns d'entre eux vont jusqu'à la menace. Dans le Sud, une grande agitation a lieu. A Teniet-el-Hâad, une *nefra* est venue troubler tout à coup le marché, qui est un des plus importants de la province d'Alger.

Cet accident n'est pas autre chose qu'une panique occasionnée par le désir de pillage d'un certain nombre d'individus qui se sont concentrés. Cela peut n'avoir aucune ramification avec la politique, mais on a remarqué que ces mouvements locaux arrivent fréquemment aux époques où souffle le vent de l'insurrection.

A Teniet, la *nefra* a été suivie d'un incendie dont les causes sont restées inconnues dans le sud de la province d'Oran, des événements plus graves se produisent. Entre Géryville et Sebdou, le télégraphe est brisé. Un chef de bureau arabe a été tué avec plusieurs hommes d'escorte.

On annonce aussi que de l'autre côté des frontières marocaines, le contre-coup des troubles tunisiens se fait sentir. On ne peut se dissimuler la gravité d'une pareille situation. Elle tient, sans doute, beaucoup à l'expédition militaire qui s'accomplit en ce moment sur les frontières tunisiennes; pour mais quiconque connaît le caractère des indigènes, la catastrophe épouvantable qui a mis fin à l'exploration du colonel Flatters n'est probablement pas étrangère à cette agitation. Les gens du Sud, qui ne sont pas difficiles, prennent volontiers cet exécrable guet-apens et ces ignobles assassinats pour des victoires.

Il n'est pas douteux qu'au Maroc, les tribus qui commettent constamment des agressions contre notre territoire et qui n'ont été nullement châtiées desdernières incursions dont elles se sont rendues coupables, croient le moment opportun pour recommencer leurs attaques et porter leurs ravages au sein de nos populations paisibles.

La conclusion de cette série d'observations se pose d'elle-même. D'Alger, nous avons vu partir au moins 4 ou 5,000 hommes venus d'Oran ou des garnisons de notre département. Nous n'en avons pas vu, jusqu'ici, en arriver un seul de France. On assure qu'un régiment a débarqué à Oran pour remplacer l'effectif des deux ou trois qui l'ont quitté. Non seulement on devrait envoyer, en ce moment, en Algérie beaucoup plus d'hommes que le chiffre qu'on y maintient ordinairement, mais il serait indispensable de montrer ces troupes aux populations, de leur faire exécuter des marches un peu dans tous les sens, afin que si les indigènes nourrissent des velléités d'insubordination, ils soient certains de recevoir immédiatement la récompense qu'ils auront méritée.

Ce n'est pas ainsi que l'on agit, c'est même d'une façon tellement contraire à celle que dicte le bon sens, que l'on se demande si les gouvernants auxquels le sort de l'Algérie est confié sont aveugles ou s'ils ferment volontairement les yeux à la lumière.

De Tunis et des opérations militaires, il nous est matériellement impossible de vous entretenir. Pas une seule nouvelle ne nous est arrivée; nos correspondants sont condamnés au *silence le plus* absolu, et le peu que nous apprenons nous arrive de Paris. Ce mutisme de commande dépasse tout ce que l'on avait vu auparavant et contribue, plus qu'on ne pense, à troubler la quiétude publique.

Le général Osmont n'a pas quitté Alger.

Notre ville a passé le mois tout entier en fêtes, bals, illuminations, courses de chevaux, réjouissances de toutes sortes à l'occasion du congrès pour l'avancement des sciences.

Aujourd'hui tout est à peu près terminé et la capitale de l'Algérie reprend son calme accoutumé. Les esprits ne s'en portent qu'avec plus de préoccupation vers les évènements tunisiens, dont les résultats peuvent modifier si grandement le sort de la colonie algérienne.

LE CHANT DES KROUMIRS

L'*Evénement* reçoit de Tunis la traduction du chant de guerre des Kroumirs. C'est de l'actualité.

. . . . . .

Nous combattons dans la voie de Dieu et, regardant comme profane la porte de nos femmes, nous entrerons jusqu'au jour de paix par le côté Sud.

Nous combattons dans la voie de Dieu tuant partout où nous les trouverons, et les chassant meurtris d'où il nous auron, chassés.

Nous combattons dans la voie de Dieu. La tentation de l'idolâtrie est pire que le carnage à la guerre. Ne livrons point de combat auprès de l'oratoire sacré, à moins qu'on ne nous attaque.

Nous combattons dans la voie de Dieu. Le mois sacré pour le mois sacré, et les lieux sacrés sous la sauvegarde des représailles. Si quelqu'un vous opprime, opprimez-le.

Nous combattons dans la voie de Dieu. sacrifiant la vie d'ici-bas à la vie future. Morts ou vainqueurs, la récompense sera généreuse.

Nous combattons dans la voie de Dieu. C'est lui qui le veut pour nous éprouver les uns les autres. Ceux qui périront dans la voie de Dieu, Dieu ne fera point périr leurs œuvres.

Nous combattons dans la voie de Dieu. Aux chevaux et aux lances! Rappelez les jeunes, souvenez-vous des vieillards. Dieu protège les croyants qui lui ont donné la main sous l'arbre!

. . . . . .

(La mélodie est sauvage et rhythmée. Entre chaque couplet, les cavaliers font sonner leur lance contre l'étrier.)

ÉTRANGER

Découverte des assassins du Sultan Abdul-Aziz

Le mystère qui planait sur la fin tragique du Sultan Abdul-Azis vient enfin d'être éclairci par la découverte des assassins de ce malheureux prince.

La fable officielle du suicide a pu rencontrer plus ou moins de créance parmi les Européens, mais au palais et dans quelques cercles catholiques turcs on savait à peu près à quoi s'en tenir à ce sujet. Le suicide n'est pas dans les mœurs orientales, et Abdul-Aziz possédait une âme trop fortement trempée pour y avoir eu recours.

Le sultan actuel rendait avec usure à son oncle l'affection que celui-ci lui avait toujours portée, peut-être aussi de ce qu'il ne voyait pas en lui un héritier direct immédiat comme son frère aîné Murad. Aussi, à peine au pouvoir, le premier souci d'Abdul-Hamid fut de rechercher les véritables auteurs du meurtre de son oncle, tant pour le venger que pour faire disparaître de la scène ces audacieux qu'il pourrait avoir également à craindre.

En attendant le résultat de ces investigations, tous les ministres et hauts fonctionnaires en place lors de l'événement, que l'on pouvait supposer y avoir joué un rôle moral sinon effectif, furent peu à peu éloignés de Constantinople, soit par l'exil, soit par leur nomination à d'autres fonctions en province, selon le plus ou moins de gravité des soupçons. Une commission d'enquête était instituée au Palais sous la présidence de Mahmoud-Bey, l'intelligent vice-président du conseil d'Etat, et ses travaux étaient entourés du secret le plus absolu.

Cette enquête vient enfin d'aboutir. Il est maintenant avéré qu'Abdul-Aziz a été étouffé au moyen d'un oreiller appliqué sur sa bouche, en même temps qu'il était saigné aux deux bras, afin que l'asphyxie ne lui laissât pas la figure

---

FEUILLETON DU 2 MAI

— 57 —

LE PAYS DU SOLEIL

de MM. Ch. DESLYS & R. CORTAMBERT

XLIV

A l'aspect de l'étrangère, elle resta béante et les yeux hagards. Puis, furieuse comme une lionne envers le chasseur qui lui prend ses petits, elle se rua tout à coup sur elle. Et le dard empoisonné de sa chevelure étincelait dans sa main.

Mais Heyward était là, d'un bras protégeant Wanda, l'autre armé d'un revolver.

La mégère recula jusqu'auprès des deux reines. On la vit tournoyer autour d'elles, les toucher, les secouer, les appeler enbore avec des sanglots convulsifs... apercevoir bientôt le plateau, les deux tasses, et, par son geste, par ses rugissements, demander à ses dieux : « Mais laquelle donc s'étaient-elle réservée pour elles? »

Cette mimique ne pouvait être et ne fut comprise que par Wanda : elle y répondit en désignant la tasse d'argent.

Malheureuse!... s'écria Rioukara, ah! c'est moi qui les ai tuées!»

Elle s'était frappée de son poignard, elle venait de tomber, elle de tomber, elle se tordait dans une effroyable atonie.

Son dernier mot avait éclairé le père.

« Tuées! fit-il, mortes!...

— Non pas!... s'empressa de répondre Zéphirin, agrippant Ed la chimie... Et le chimiste!... c'est elle qui avait transformé la thébaïne en chlorhydrate somnifère... Elles n'en mourront pas... Elles ne son qu'endormies!»

XLV

Le reste du voyage ne devait être attristé que par la mort d'Ismaïl Bey.

Son agonie, ainsi que l'avait prévu le docteur, fut terrible.

Il revoyait les malheureux écrasés sous l'écroulement des mines d'or; il était harcelé par leurs fantômes, il repassait par toutes les tortures qu'ils lui avaient fait subir. « Ce soleil!... criait-il, oh!... ce soleil! il me dévore! mon cerveau bout! Je suis en feu! J'ai soif! Une goutte d'eau! Une goutte d'eau pour toutes ces richesses qui sont là, sous mes yeux, et qui m'appartiennent! Mais non! non! ils s'en emparent! ils me les volent!... ils me raillent!... Oh! je me vengerai!... Je me suis vengé!»

D'autres cauchemars le transportaient à Monte Carlo, dans les salles de jeu, devant la table de la roulette ou du trente et quarante. Il avait à sa disposition, il remuait, il empilait, il gagnait des masses d'or et des banknotes; et c'était un navrant spectacle que de voir ce spectre vivant ramper, bondir, se démener sur sa couche ou sur le tapis... le tapis vert! ces longues mains exsangues, décharnées, parcheminées, avançant ou ramassant des enjeux imaginaires... cette voix rauque et qui n'avait plus rien d'humain à crier des numéros, de couleurs, les termes de la partie...

« Rouge! Noire! Martingale! Intermittence! La série! Je paroliss et tout va! Encore! toujours! La chance! La déveine! Ah! j'ai perdu!»

Tel fut le dernier mot de notre joueur. La mort après tant de souffrances, n'était-ce pas plutôt avoir gagné?

. . . . . .

Nos deux petites reines, au contraire, sont revenues à la vie, mais après un long engourdissement affaissé de demi-réveils. Ce n'est que vers la fin de la semaine suivante, à plus de cinquante lieues au delà du Louamba, affluent du Congo, qu'elles ont enfin compris que la prédiction se trouvait en défaut; que leur père était encore là, ne songeant pas à les abandonner, les chérissant toujours.

Heureuses de renaître et de sentir aimées, même par leur sœur, elles lui rendent amour pour amour, elles ont confiance en sa loyauté. S'il leur reste au fond du cœur un grain de jalousie, elles l'y renferment; elles en guériront. Rioukara n'est plus là.

« Savez-vous, dit un jour Heyward au prince, que maintenant elles vous laisseraient partir?

— Oui, répondit-il, mais en souffriraient... Je leur appartiens, comme à ce peuple enfant qui m'entoure et me regarde aussi comme un père. Il m'a recueilli, adopté... N'ai-je pas envers lui des devoirs?.. Je sais par vous qu'un grand mouvement se prépare en Europe pour la découverte et la civilisation des contrées inconnues. La civilisation! je suis loin d'en méconnaître les bienfaits; mais rappelez-vous de combien d'excès les nouvelles conquêtes sont trop souvent accompagnées! les spoliations et les atrocites commises par le vainqueur, l'anéantissement de la race indigène au Mexique, au Pérou, dans toute votre Amérique!... Je ne veux pas qu'il en soit de même pour ce qu'on appelle ici mon royaume.

Je prétends instruire mes sujets, les assimiler d'avance à leurs futurs maîtres, afin que dignes d'une alliance, ils ne soient pas absorbés par eux. Je leur ménage l'appui de la France..., une utopie peut-être, mais utopie généreuse, et qui me siet plus qu'à tout autre. Il est bon qu'un exilé, un Polonnais, reconnaissant envers sa nouvelle patrie, la dispose à maintenir un jour son indépendance et ses droits. Dieu me permettra-t-il de vivre assez longtemps pour réaliser cet espoir? Ah! si j'avais un fils, un continuateur tel que vous!

Un geste de regret fut la seule réponse du jeune explorateur.

« Je sais!... je comprends! fit Ladislas; vous avez aussi des engagements, un but... Rendre compte de ce voyage, en recueillir la gloire, organiser une seconde expédition.

— Oui, dit Heyward, je reviendrai!»

Il regardait Wanda.

Depuis l'aveu qu'elle avait surpris, et dont elle ne s'était pas offensée, aucune allusion, pas un mot. Ils ne s'évitaient pas; au contraire, souvent on les voyait ensemble. Une fraternelle intimité, de longs entretiens. Ils se racontaient leur enfance, si éloignée, si différente; ils se rappelaient la première rencontre, les communes épreuves qui leur avaient permis de s'apprécier mutuellement, les projets d'avenir qu'ils formaient tous les deux, celle-ci auprès de son père, celui-là pour hâter son retour. Par un tacite accord, ils s'étaient dit: « Nous attendrons!» Ils étaient certains l'un de l'autre, et l'ajournement même de leur bonheur en augmentait le charme.

Un soir, un beau soir d'automne équatorial, calme et doux, aux grands horizons clairs, la caravane en marche se crut le jouet d'une illusion. Au lointain retentissaient des sons de cloches.

Une cloche en pleine Afrique!... une cloche au désert! Tous les cœurs européens s'étaient émus à cet appel religieux, à ce souvenir de la paroisse natale.

Menden-Coumbe seul ne paraissait pas surpris.

« Avançons, dit-il et vous verrez!»

On ne tarda pas à voir, comme au début du voyage, une chapelle, une croix.

« Des missionnaires! fit Wanda.

— Ils sont prévenus, lui dit père, son ils nous attendent!...»

En effet, depuis quelques jours, le prince avait expédié en avant Thadéus guidé par Morengo. On ignorait le secret de ce message.

A l'approche des arrivants, un vieux prêtre se montra sous le porche rustique.

Au-dessus, dans le clocheton de bois, la cloche tintait toujours.

« Mais pourquoi donc? questionna David.

— Pour un mariage, répondit Ladislas.»

Et, désignant sa fille, il ajouta :

« Voici la mariée...»

Non moins surpris, non moins émus l'un que l'autre, ils se regardaient tous les deux.

Avec ce même sourire que nous avons déjà remarqué sur ses lèvres paternelles il leur dit tour à tour :

« Avais-tu donc pensé, mon enfant, que j'accepterais ton sacrifice... et vous, Heyward, que j'étais un ingrat?... J'exige qu'elle vous donne la main, et que ce soit votre recompense...»

. . . . . .

Une heure plus tard, les deux nouveaux époux sortirent de la chapelle. Leur mariage se régulariserait en Europe, mais déjà, sous les yeux d'un père, déjà le ciel l'avait béni.

. . . . . .

On arrivait dans les parages de l'Ogôoué. Le commandant français se trouva exact au rendez-vous.

Il naviguait sur une chaloupe à vapeur, où s'embarquèrent David et Wanda.

Nous ne décrirons pas les adieux.

Quand le navire eut disparu, Ninnie et Nanials se jetèrent dans les bras du prince, qui leur dit en essuyant ses yeux baignés de larmes :

« Suivez son exemple, et seulement alors je m'accorderai la consolation d'une visite à mes deux autres enfants.

. . . . . .

Thadéus est resté auprès de son maître.

Même dénouement quant à Zéphirin Je recommande son grand ouvrage... quand il paraîtra. En attendant, l'auteur est toujours l'historiographe de Menden-Coumbe. Sans l'amour de la science, qui suffit à son ambition, il serait en passe de devenir premier ministre.

. . . . . .

Le rêve des fiancés Tranchevent s'est réalisé. Ils possèdent leur petite ferme sur les bords du Coussnon, moitié normande, moitié bretonne. Ils sont mariés. Nanette espère un héritier ou une héritière... « Faudra voir!» dit Pacôme.

En attendant, ils élèvent le petit David-Ladislas.

. . . . . .

Heyward, après un exploit analogue à celui de Stanley, vient d'obtenir le même triomphe; mais sa plus chère récompense et nous n'ajouterons rien de plus, c'est Wanda. Le bonheur n'a pas d'histoire.

. . . . . .

« Peccaire! dit parfois le docteur Marius Arnoux, fixé à Marseille et plus Marseillais, plus mélomane que jamais, peccaire! l'Américain a la meilleure part, t, pour le *moinse* égale à celle du père... car une blanche vaut deux noires!»

c

FIN